



Un livre de découverte AB

Pour ton amour

EDNA E ROBSON

Pour ton amour

par
Edna E Robson

Première publication : 2026

Droits d'auteur © AB Discovery Books 2026

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Titre : Pour ton amour

Auteure : Edna E. Robson

Rédacteurs : Michael Bent, Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

Contenu

Chapitre 1	6
Chapitre 2	9
Chapitre 3	12
Chapitre 4	15
Chapitre 5	17
Chapitre 6	26
Chapitre 7	36
Chapitre 8	45
Chapitre 9	48
Chapitre 10	53
Chapitre 11	57
Chapitre 12	62
Chapitre 13	67
Chapitre 14	72
Chapitre 15	78
Chapitre 16	84
Chapitre 17	91
Chapitre 18	95
Chapitre 19	100
Chapitre 20	106
Chapitre 21	111
Chapitre 22	116
Chapitre 23	123
Épilogue	127

Chapitre 1

Je me suis réveillé en sursaut. Il n'était que 3 h 12 d'après mon réveil, mais j'étais déjà réveillé. Une envie pressante d'uriner m'avait tiré d'un rêve profond où je réussissais un trou en un sur le 18e green du Masters de golf américain. À présent, au lieu de remporter un grand titre sportif, j'avais une envie pressante d'uriner.

J'ai retiré ma main posée sur ma poitrine, prête à aller aux toilettes, mais avant même d'avoir pu descendre du lit, le froissement de la couette m'a ramenée à la réalité. La sensation d'un rembourrage confortable autour de mes parties intimes m'a frappée. Bien sûr, je portais une épaisse couche jetable. Comment avais-je pu l'oublier ?

Allongée là, à regarder autour de moi les biberons et les télines posés sur les tables de notre chambre, je savais que je ne tarderais pas à mouiller une autre couche, l'imbibant du liquide que j'avais produit en tétant l'un des biberons qu'on m'avait donnés plus tôt, inondant ce vêtement que je croyais réservé aux bébés. Je me demandais comment j'en étais arrivée là. J'ai regardé à ma gauche, vers la personne dont la main s'était posée sur moi.

« Ah, Karen, ma belle Karen », murmurai-je en repensant à une époque remontant à plusieurs mois, « toutes les choses que tu m'as fait faire ! »

J'ai entendu parler de Karen Terry pour la première fois en 2012. Elle était la mère d'un camarade de classe de mon fils de huit ans et elle divisait déjà les opinions des parents à la sortie de l'école. Mon épouse de l'époque m'avait raconté comment, par son attitude surprotectrice envers son fils unique, elle s'attirait facilement les foudres des autres parents d'élèves. Elle réprimandait les enfants qui osaient importuner son précieux fils et expliquait aux parents de l'élève réprimandé combien son petit garçon était précieux comparé à leurs propres enfants.

Elle était célibataire, et l'on disait que le père de son enfant l'avait abandonnée lorsque leur fils avait commencé à avoir des

problèmes de santé à l'âge de deux ans. De l'avis général, Karen avait consacré les six années suivantes à s'occuper de son « petit Georgie ». Seule, elle l'avait soigné dès les premiers signes de maladie et lors de la transplantation rénale dont il avait finalement eu besoin. Seule, elle avait passé chaque instant disponible à s'occuper de son « bébé ». Certaines autres mères disaient qu'elle exagérait la protection qu'elle exigeait de son fils. Que l'opération réussie six ans auparavant avait fait de George un enfant de huit ans tout à fait normal. On a même suggéré que Karen souffrait du syndrome de Münchhausen par procuration, qu'elle exagérait les problèmes de santé du garçon pour attirer l'attention. Mais malgré tout cela et l'animosité croissante à son égard, Karen restait inébranlable dans sa protection maternelle.

J'avais toutes ces histoires en tête le jour où j'ai rencontré Karen pour la première fois cet été-là. Je m'étais portée volontaire pour accompagner la classe de mon fils lors d'une excursion dans une réserve naturelle locale. M'occuper d'un groupe d'enfants de huit ans pendant une journée ne me faisait pas peur, et cela m'occupait bien pendant ce rare jour de congé. Il y avait plusieurs groupes, et j'ai passé la matinée à assister l'enseignante qui m'était assignée, en aidant à gérer et à éduquer les douze enfants dont nous avions la charge.

À l'heure du déjeuner, nous nous sommes installés pour manger notre pique-nique. J'observais les autres groupes d'enfants arriver à la cantine, espérant apercevoir mon fils. Je n'avais pas pu me joindre à son groupe ce jour-là, car un parent était déjà présent, mais je n'ai pas tardé à apercevoir son visage souriant se promener entre les arbres. Mes yeux ont suivi son groupe qui descendait la colline poussiéreuse, et mon regard a été attiré par une femme brune qui tenait la main d'un garçon un peu rondouillard de la classe. Elle était sublime. Ses cheveux bruns lui arrivaient aux épaules, son teint était hâlé, et on devinait clairement, sous ses vêtements d'été moulants, qu'elle avait un corps digne des plus belles femmes. À mesure que le groupe s'approchait, j'ai remarqué ses yeux d'un noir profond, les plus noirs que j'aie jamais vus, et sa moue naturelle et

pulpeuse, que j'ai toujours trouvée séduisante. Je ne m'étais même pas rendu compte que je la fixais jusqu'à ce que mon fils passe devant moi et détourne mon regard.

Mon fils et moi avons déjeuné ensemble, puis nous avons profité de notre pause déjeuner d'une heure pour taper dans un ballon. Même en courant avec les autres enfants qui jouaient au foot, je ne manquais jamais une occasion d'admirer le petit garçon potelé assis seul. Juste avant que les groupes ne se rassemblent pour la suite de la leçon de nature de l'après-midi, j'ai embrassé mon fils et je lui ai demandé qui était l'adulte qui s'occupait de son groupe. Il a répondu : « Oh, c'est la maman de George Terry, je crois qu'elle s'appelle Karen. »

« C'est Karen Terry », me suis-je dit. Je me souvenais de toutes les histoires horribles qu'on m'avait racontées sur ses frasques, mais nulle part dans les récits de ma femme il n'était question de sa beauté époustouflante. Je n'ai revu ni le groupe de mon fils ni la charmante Karen pendant le reste du voyage, et à la fin de la journée, je n'ai retrouvé mon fils qu'à son retour en classe. Mes obligations professionnelles m'avaient toujours empêché d'aller chercher mon fils à l'école, et il s'est écoulé des années avant que je ne revoie Karen Terry.

Chapitre 2

L'été 2022 n'a pas été particulièrement agréable en Angleterre. Malgré les avertissements antérieurs concernant les restrictions d'arrosage en raison d'une sécheresse annoncée, certaines régions du pays ont été inondées suite à des précipitations record.

Ce n'était pas agréable pour moi non plus. Je m'étais séparé de ma femme en janvier, lorsque nous avons tous deux réalisé que notre relation était arrivée à son terme. Bien que nous soyons restés en bons termes, je ne voyais plus mes enfants aussi souvent que lorsque nous vivions sous le même toit.

J'avais emménagé dans une colocation dans la ville voisine. Malheureusement, je ne pouvais me permettre qu'une petite chambre, car je continuais à rembourser l'emprunt immobilier de la maison familiale. Du coup, en plus d'une minuscule chambre aux meubles miteux, je devais partager la salle de bain et la cuisine avec trois autres colocataires. Le seul point positif, c'était que mes trois colocataires étaient des femmes. Lotty était une petite brune qui travaillait comme serveuse à mi-temps dans le pub du coin. Helen et June étaient toutes les deux blondes et infirmières stagiaires à l'hôpital local. Croyez-moi, j'ai passé des nuits entières à rêver qu'elles frapperaient toutes les trois à ma porte, prêtes à être « servies », mais ce n'était qu'un fantasme, et personne n'est jamais venu. Nous étions toutes en bons termes, cependant, et nous échangeions toujours quelques mots aimables en nous croisant dans les parties communes. Je travaillais toujours de longues heures en ville, et j'avais donc rarement l'occasion de voir du monde. Mon cercle d'amis s'était réduit, ce qui rendait la séparation d'avec ma femme encore plus difficile. Je sombrais dans une profonde dépression et je savais que si je ne reprenais pas ma vie en main, je serais malheureuse pour toujours. Il me fallait sortir davantage et élargir mes horizons. J'ai donc décidé d'accepter toutes les

invitations et de rencontrer de nouvelles personnes, voire même un nouveau partenaire.

La première occasion s'est présentée rapidement.

Helen et moi nous étions croisées dans l'escalier mardi matin, et elle m'avait demandé si je voulais aller à une fête à la salle paroissiale ce week-end-là. C'était une collecte de fonds pour du matériel hospitalier, et Helen m'avait dit qu'il y aurait plein d'infirmières célibataires avec qui je pourrais discuter. J'ai tout de suite accepté.

Ce samedi soir-là, malgré une nouvelle journée de travail qui m'avait retenu tard, je me suis retrouvé à franchir les portes de la salle paroissiale de mon quartier. Mon arrivée tardive avait fait que la plupart des participants avaient déjà bien profité de l'alcool, et l'ambiance était plutôt animée. J'arrivai au bar juste au moment où un coup de son strident annonça le début de la remise du chèque dans les haut-parleurs. Je commandai ma pinte et me tournai vers la scène. J'aperçus rapidement June parmi les jeunes infirmières rassemblées au pied de la scène. Helen était sur scène, debout derrière un groupe d'hommes plus âgés.

Le discours s'attarda un peu sur la façon dont les coupes budgétaires du gouvernement avaient rendu le travail caritatif plus important que jamais, et comment les habitants s'étaient cotisés pour financer l'équipement hospitalier. Mais ils tenaient à mettre en lumière une personne qui avait contribué plus que quiconque. Ma curiosité fut piquée lorsque j'entendis l'homme au micro prononcer le nom de Karen Terry et l'inviter à monter sur scène pour recevoir un cadeau spécial. Je suivis attentivement du regard une femme se frayant un chemin à travers la foule pour rejoindre l'estrade. En la voyant gravir les marches, je reconnus Karen, la maman de « la petite Georgie ». Elle avait pris un peu de poids depuis la dernière fois que je l'avais vue, quelques années auparavant ; un peu plus « maman » que mannequin, mais elle restait néanmoins une très belle femme. J'écoutais d'une oreille distraite le discours, absorbé par la beauté de la jeune femme sur scène. Les applaudissements me ramenèrent à la

réalité, et je la vis quitter la scène, une bouteille de whisky single malt à la main.

Je me souviens très bien de la pensée qui me traversait l'esprit à ce moment-là : si seulement j'avais le courage d'aller lui parler , ma vie prendrait fin et changerait à jamais...

J'avais tellement raison.

Chapitre 3

Mes pensées, hantées par le passé, furent interrompues. Une contraction de ma vessie me rappela brutalement l'envie pressante d'uriner. J'avais retiré le bras qui me traversait le dos, ce qui me permettait de me lever et d'aller aux toilettes.

« Je suis sûre de pouvoir aller aux toilettes sans réveiller Karen », pensai-je, « je suis sûre qu'elle ne s'offusquera pas si je baisse mon pantalon en plastique et que je détache ma couche cette fois-ci. »

Je pivotai sur moi-même et posai les jambes au sol. Lentement et silencieusement, je me glissai hors des couvertures et me dirigeai vers les toilettes. En entrant dans la salle de bain, mon reflet apparut dans le grand miroir sur le mur de gauche. Le reflet qui me fixait montrait un homme approchant la cinquantaine, vêtu d'un pantalon bouffant en plastique blanc. On distinguait nettement la couche jetable épaisse sous le pantalon. C'était comme crier : « *Tu es un bébé !* »

J'avais vu des émissions de télévision où des adultes utilisaient des protections pour l'incontinence, mais je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je porterais des vêtements que je n'avais pas portés depuis plus de 47 ans. J'ai fermé la porte de la salle de bain et je me suis observée un instant. J'avais toujours aimé que mes partenaires portent des culottes en soie et j'appréciais leur sensation pendant les préliminaires. En regardant le pantalon lisse que je portais, je me suis dit : « Peut-être que c'est très similaire. »

Ma vessie me fit de nouveau mal, alors je me retournai et me dirigeai vers les toilettes. Arrivée à la cuvette, je saisis l'élastique de mon pantalon en plastique et commençai à le baisser. Au moment où il m'arrivait aux genoux, la porte de la salle de bain s'ouvrit brusquement.

« Qu'est-ce que tu fais, ma belle ? » demanda la voix d'un ton plutôt sévère.

Je me suis retourné et j'ai vu l'amour de ma vie, debout dans l'embrasure de la porte, les mains sur les hanches. Elle portait une courte nuisette en soie et avait l'air plutôt boudeuse.

« Salut Karen, j'avais besoin d'aller aux toilettes et je me suis dit que je pouvais enlever la couche juste pour cette fois », ai-je répondu.

Alors que Karen s'approchait de moi, j'ai cru apercevoir une lueur de colère dans ses yeux, mais lorsqu'elle est arrivée à ma hauteur, son regard s'était transformé en un regard doux et affectueux. « Mais ma chérie, tu as ta couche. Pourquoi diable voudrais-tu l'enlever alors que tu peux simplement la mouiller ? » m'a-t-elle demandé.

Je l'ai regardée puis j'ai baissé la tête. Je n'ai pas pu répondre.

Karen s'est penchée et a palpé le devant de ma couche : « Tu ne l'as même pas encore utilisée, il n'y a donc aucun risque de fuite. » Sur ces mots, elle a lentement remonté la culotte en plastique le long de mes jambes pour recouvrir la couche jetable que je portais. « Mieux vaut prévenir que guérir. »

Une fois que Karen eut vérifié que la couche jetable était entièrement contenue dans le surpantalon en PVC, elle me prit dans ses bras et me serra contre elle.

La tête posée sur son épaule, elle m'a murmuré à l'oreille droite : « Tu sais pourquoi je te mets ta culotte jetable en plastique. Tu sais que j'aime que mon bébé mouille sa couche, alors s'il te plaît, si tu as envie d'aller aux toilettes, remplis ta couche pour maman. »

La voix douce et veloutée de Karen était pleine d'amour. Elle m'encourageait à vider ma vessie dans la couche jetable, et tout en murmurant « Sois sage pour maman » encore et encore , elle me pressait doucement le bas-ventre. J'ai étouffé un gémissement. J'étais au point de non-retour. Sous l'insistance d'une belle femme, j'étais à nouveau sur le point de me faire pipi dessus comme un petit bébé.

Puis c'est arrivé. J'ai écouté les encouragements bienveillants de Karen , et tandis que sa douce main caressait mon nombril, j'ai laissé mes muscles se détendre. Le flot est arrivé rapidement ; j'ai senti l'urine pénétrer la couche absorbante et se répandre autour de

mon scrotum. Aussitôt remplie, la couche jetable, toujours avide, a absorbé le liquide. Je sentais le volume augmenter à mesure que l'urine se répandait à l'arrière de la couche, asséchant la zone de miction. Karen a relevé ma tête et m'a regardé dans les yeux.

« Tu es un si bon garçon pour maman, un si bon garçon d'utiliser ta couche », dit-elle alors que je ressentais cette sensation de picotement en bas que seule une vessie complètement vide peut procurer.

Karen me serra contre elle une minute de plus, puis se détacha de notre étreinte. Elle me prit la main et me conduisit jusqu'à la chambre. Arrivées au lit, Karen souleva la couette et me fit me glisser de mon côté. Je restai allongée à la regarder faire le tour du lit. Avant de se glisser sous les couvertures, Karen prit le flacon qui se trouvait sur sa table de chevet.

« Mon petit bébé doit avoir soif après avoir expulsé tout ce liquide de ton corps. »

Allongée sur le dos, elle m'attira contre elle et me présenta le biberon. J'acceptai la tétine en caoutchouc et me mis à téter bruyamment le biberon trop grand. Karen me caressa les cheveux et me dit qu'elle était si fière de moi et qu'elle ne manquerait pas de raconter aux « dames » quel bon petit garçon j'avais été. J'écoutais sa voix douce et apaisante tandis que mes pensées revenaient au jour où tout avait commencé.

Chapitre 4

J'observais Karen depuis le comptoir du bar, debout, depuis le temps qu'il m'avait fallu pour finir mes quatre pintes de bière. Elle était assise à une table, accompagnée d'un homme. Plusieurs personnes étaient venues la féliciter pour sa collecte de fonds. Elle avait répondu à chacun, esquissant un sourire de temps à autre, tout en fixant intensément son interlocuteur de ses magnifiques yeux noirs. Même si elle ne semblait pas complètement malheureuse, un quasi-inconnu comme moi pouvait percevoir une tristesse sous-jacente. J'ai analysé le langage corporel entre Karen et l'homme assis à côté d'elle. Je n'ai décelé aucun contact romantique, aucune caresse qui aurait pu me donner un indice sur leur relation.

« Peut-être qu'ils ne sont que des amis », me suis-je dit, mais même après quatre pintes, je savais que je ne prendrais jamais le risque de me mettre dans une situation embarrassante en lui apportant un verre et en « tentant ma chance ».

Je venais de commander ma cinquième pinte au barman, la dernière, pensais-je, avant de rentrer seul à ma chambre. En me retournant, j'aperçus June près de la table de Karen. Elles étaient plongées dans une conversation animée ; il était évident qu'elles étaient de bonnes amies, car Karen était bien plus tactile et ouverte qu'avec les personnes qu'elle avait rencontrées auparavant. June se tourna vers le bar et me vit, planté là à la regarder. Elle leva la main, sourit et me fit un signe de la main. Je lui rendis son salut juste au moment où Karen adressa la parole à June. Je suis sûr qu'elle me posait une question, car elles me regardaient tour à tour pendant toute la conversation. Je me détournai un instant pour payer ma dernière boisson quand je sentis une tape sur l'épaule.

« Hé, toi, comment tu t'amuses ? » m'a dit June.

« Je passe un excellent moment, merci », ai-je répondu.